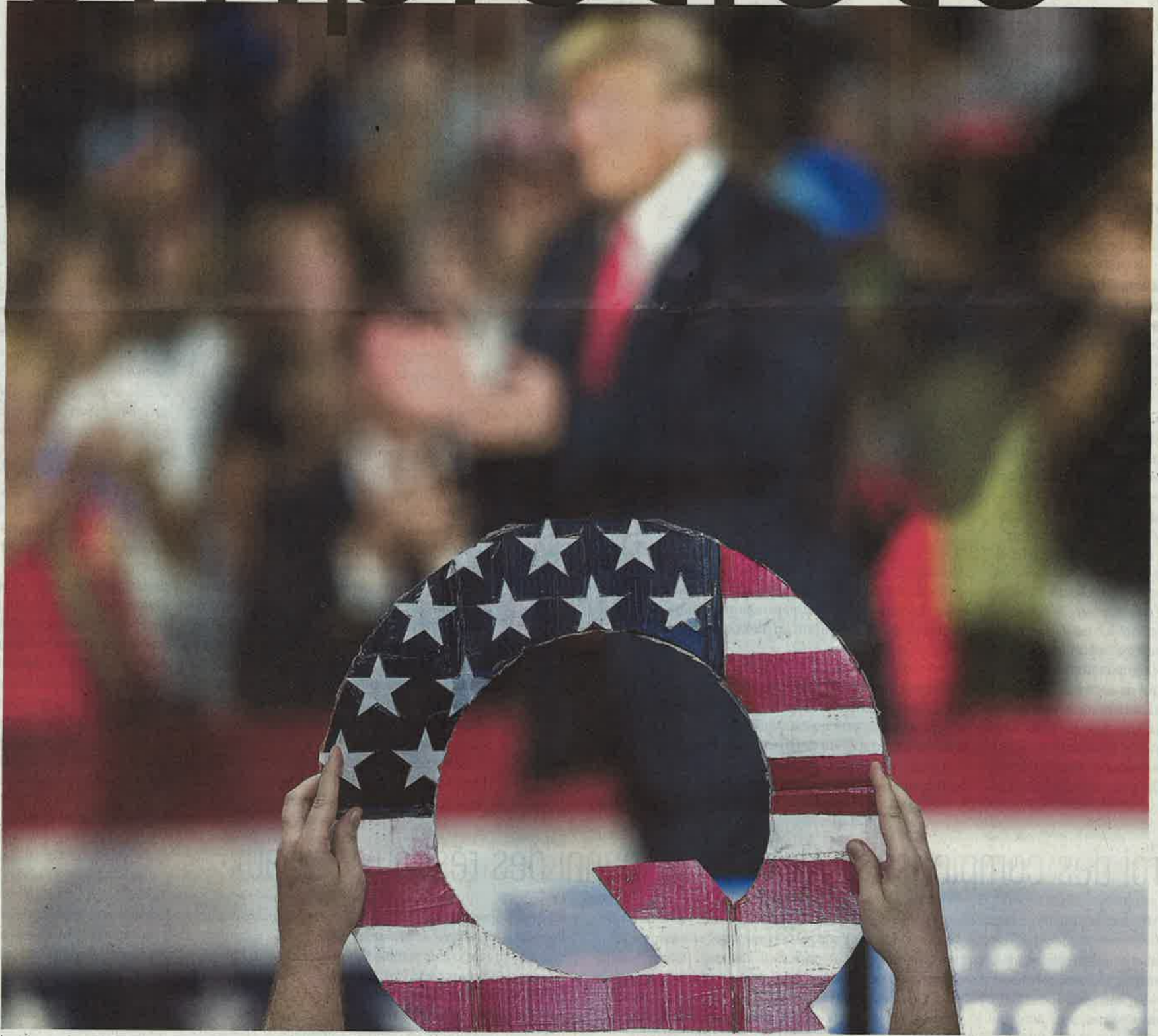


La manie complotiste



La lettre « Q », désignant le mouvement complotiste pro-Trump « QAnon », est brandie lors d'un meeting de Donald Trump, à Orange (Ohio), le 4 août. ZUMA/STARFACE

Née de l'insatisfaction, de la frustration, voire de la colère, l'arrivée de Donald Trump au pouvoir a exacerbé des sensibilités conspirationnistes parmi les défenseurs de la « véritable Amérique ». Une tendance ancienne au sein de la droite américaine, analyse le philosophe Philippe Raynaud

PAGES 2-3

« Le conspirationnisme prospère sur la perte de statut »

A l'instar de l'animateur Alex Jones, qui diffuse des déclarations haineuses sur son site Infowars, les adeptes des théories complotistes, issus des courants conservateurs américains, s'emparent des réseaux sociaux pour diffuser leurs « vérités »

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIE CLARINI

Vice-président du Conseil supérieur des programmes, Philippe Raynaud est professeur à l'université Panthéon-Assas, spécialiste de philosophie politique. Il a écrit de nombreux ouvrages, dont *Emmanuel Macron : une révolution bien tempérée* (Desclée de Brouwer, 200 p., 16,90 €). Il a aussi préfacé la traduction en français de l'ouvrage culte de l'historien Richard Hofstadter, *Le Style paranoïaque* (François Bourin Editeur, 2012).

Sur son site Infowars ou dans son émission de radio, Alex Jones diffuse des déclarations aussi farfelues que haineuses. Au point que Facebook, Apple, Google, puis Twitter ont décidé de l'interdire. Or Donald Trump avait, avant son investiture, été reçu par l'animateur conspirationniste. Le complotisme sort-il des marges sous sa présidence ?

Est-il si étonnant qu'Alex Jones ait rencontré Trump ? Trump a eu une stratégie de conquête du pouvoir qui a consisté à contourner systématiquement la machine républicaine. Pour cela, il a envoyé des signaux aux marges et a rencontré les gens qui ne sont pas très admis dans la vie politique américaine, Alex Jones comme les suprémacistes blancs. Pour avoir un équivalent en France, il faudrait imaginer une rencontre entre François Fillon et Thierry Meyssan [auteur d'un best-seller conspiration-

niste sur le 11-Septembre]. Ce n'est pas rien. C'est un fait nouveau et significatif, mais je ne crois pas qu'on puisse en conclure que M. Jones influence la politique du président Trump.

Par ailleurs, comme conspirationniste, même s'il est particulièrement extrémiste et extravagant, Alex Jones appartient à une tendance ancienne et durable au sein de la droite américaine. Le conservatisme américain a

« Ces courants paranoïaques ne cherchent pas à renverser le régime, ils ne se présentent pas comme révolutionnaires »

développé, de manière récurrente, ce que Richard Hofstadter a décrit, dès les années 1960, comme un « style paranoïaque » [The Paranoid Style in American Politics, publié sous forme d'article en 1964].

Quel en est le noyau ? L'insatisfaction, la frustration ou même la colère devant le cours que prennent les choses dans les démocraties. L'impression que le monde qu'elles connaissent est en train de se défaire pousse en effet certaines personnes à s'accrocher à l'idée qu'une aussi grande catastrophe ne peut pas

exister s'il n'y a pas un chef d'orchestre pour l'organiser. Ce dernier peut s'incarner dans des figures aussi diverses que la franc-maçonnerie, les Illuminati, la Commission trilatérale, le groupe Bilderberg, etc. Evidemment Hofstadter ne dit pas que ces personnes ont une maladie mentale, il décrit une logique politique.

Ces sensibilités conspirationnistes, plus ou moins puissantes au cours de l'histoire américaine, sont normalement passées à la lessiveuse des partis politiques. Le Parti républicain parvient généralement à fédérer et à les faire rentrer dans le cadre du système politique.

On a le sentiment que ces sensibilités ont pris une place nouvelle, de premier plan, dans le conservatisme américain. Dans quelle mesure Donald Trump a-t-il joué avec elles, en colportant, par exemple, la rumeur selon laquelle Barack Obama n'est pas né aux Etats-Unis ?

Donald Trump a repris un thème très populaire dans ces milieux, et son discours peut passer pour une caisse de résonance de ces sensibilités. Avant lui, Barry Goldwater avait été leur champion mais, investi par le Parti républicain, il fut battu par le démocrate Lyndon B. Johnson, en 1964, et il s'est du reste modéré par la suite. Notons cependant que Donald Trump est arrivé au pouvoir par des voies constitutionnelles, et que, même s'il est en conflit avec telle ou telle institution, il ne cherche pas, ou du moins ne parvient pas, à bouleverser le paysage institutionnel améri-

cain. Ces courants paranoïaques ont pris racine dans un pays qui n'a pas eu de mouvements fascistes significatifs, rappelait Hofstadter. S'ils portent une colère comparable, ils ne cherchent pas à renverser le régime, ils ne se présentent pas comme révolutionnaires.

Quels sont les éléments de la culture politique américaine qui définissent le style paranoïaque ?

Ces courants de la droite américaine se présentent toujours comme les défenseurs de la véritable Amérique. Il faut se souvenir de l'idée, très ancrée là-bas, que le peuple américain n'est pas simplement un peuple occidental qui s'est doté d'une démocratie qui fonctionne mieux que les autres, mais aussi un peuple qui a des dispositions morales particulières qui tiennent à son attachement au christianisme protestant évangélique et à l'héritage des pionniers : une haute moralité est supposée découler de cette alliance entre la religion et la démocratie.

Ce courant, qui était « mainstream » au départ, va être perturbé par le fait que la démocratie américaine fabrique, en réalité, une société extrêmement mobile dans laquelle les traditions en question sont minées, non seulement de l'intérieur par l'évolution des mœurs et les progrès de la science, mais également de l'extérieur, par la politique internationale ou l'immigration. Une des premières réactions paranoïaques à ces bouleversements est le délire autour des Illuminati [adeptes de l'illuminisme, courant rationaliste né en Bavière

Le roi des complotistes, Alex Jones, banni des réseaux sociaux

WASHINGTON • CORRESPONDANCE

Sa gouaille, empreinte de colère, est intacte, ses logorrhées toujours ponctuées d'un feint étonnement. Mais son audience, depuis quelques semaines, a été amputée. Et, dans ses émissions de télé, le logo de son site d'extrême droite, Infowars, est barré d'un bandeau rouge : « Banned ». Au cours de l'été, Alex Jones, conspirationniste vedette de la Toile américaine, a été interdit de présence sur la plupart des réseaux sociaux. Au nom de la guerre engagée contre les « fausses informations » et les appels à la haine, Twitter l'a suspendu durant quelques jours ; Facebook a supprimé plusieurs de ses podcasts, et cet habitué du buzz sur Internet n'a pu utiliser son compte pendant trente jours ; YouTube l'a empêché de publier des contenus en direct et même la plate-forme de streaming Spotify a effacé certaines de ses émissions les plus haineuses. Pour Alex Jones, cette « censure » confirme ce qu'il dénonce à longue vue d'antenne. Le complot de « la gauche », du « deep state » (« Etat pro-

fond », des « démocrates », des « médias traditionnels » pour faire taire des voix comme la sienne et fragiliser le président Donald Trump, qu'il soutient aveuglément. Car Alex Jones n'est pas seulement un adepte de la théorie du complot dont l'audience aurait explosé sous l'effet de la curiosité, de frustrations sociales diverses et d'une omniprésence sur les réseaux sociaux.

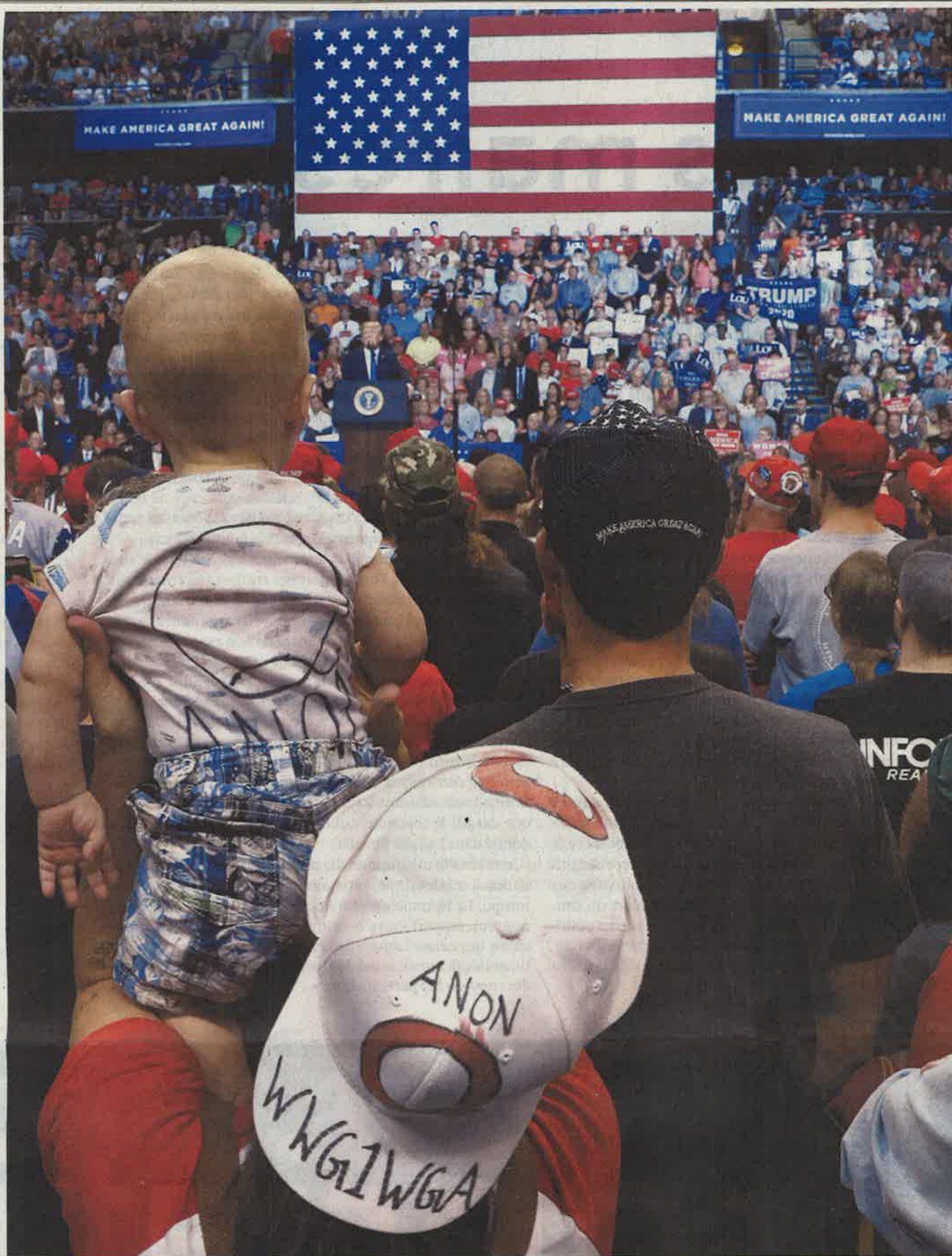
THÉORIES NAUSÉEUSES

Outre sa capacité à tenir l'antenne durant de longs monologues, ce quadragénaire replet, né au Texas, se targue d'une forme de connexion avec le président des Etats-Unis, qu'il a interviewé durant la campagne électorale. M. Trump l'avait alors qualifié de « gars bien » « à la réputation incroyable » ; et s'il ne l'a pas cité, le président n'a pas hésité à dénoncer les mesures telles que celles prises à l'encontre de M. Jones ces derniers jours. « Les réseaux sociaux font de la discrimination envers les voix républicaines et conservatrices », a-t-il déploré dans un Tweet. Difficile de savoir quels sont les liens réels entre

les deux hommes mais la propension du président des Etats-Unis à déformer la réalité a indéniablement rendu plus audibles les délires de M. Jones. Et ses accointances avec Roger Stone, un autre conspirationniste lié au président, confirment une proximité idéologique. Introuvable « complotiste en chef » de l'Amérique post-11-Septembre, M. Jones a fait ses premières armes au lendemain de l'attaque des tours jumelles, « une opération réalisée de l'intérieur », selon lui. Depuis, il enchaîne les dénonciations farfelues. Des jus de fruits rendant les enfants homosexuels aux vaccins source d'autisme, en passant par son soutien au « Pizzagate », une « fake news » selon laquelle des personnalités démocrates entretenaient un réseau de pédophilie dans l'arrière-salle d'une pizzeria de Washington, Infowars relaie et alimente le petit monde grandissant de la désinformation. Son site compte en moyenne 200 000 visiteurs par jour. Les monologues coq-à-l'âne et les questions orientées qu'Alex Jones pose à des interlocuteurs généralement complaisants

sont devenus sa marque de fabrique. Les roulements d'yeux qui accompagnent ses déclarations, ses sanglots retenus et ses explosions de colère amènent certains à s'interroger sur sa santé mentale. Mais sur le fond, la sauce est toujours la même : la menace que ferait peser sur le monde une élite « globaliste ». Et la conviction que ces mains invisibles suscitent chaos et drames pour mieux imposer leurs politiques répressives. Parmi les théories les plus nauséuses défendues par Alex Jones, l'affirmation que le massacre de l'école primaire de Sandy Hook (Connecticut), au cours duquel vingt enfants ont été tués en 2012, est une mise en scène interprétée par « des acteurs », pour promouvoir le contrôle des armes. Cette infamie lui vaut plusieurs assignations en justice pour diffamation de la part de parents endeuillés et harcelés depuis six ans par certains de leurs concitoyens convaincus par les élucubrations de M. Jones. Ce dernier plaide le droit à la liberté de parole. Un verdict est attendu prochainement. ♦

STÉPHANIE LE BARS



« Le Style paranoïaque », le livre référence d'Hofstadter

Ouvrage phare des études sur la politique américaine, le livre de l'historien Richard Hofstadter (1916-1970) a depuis longtemps dépassé le cercle de diffusion du monde académique. On dit qu'il aurait été lu par des romanciers tels que Don DeLillo, Thomas Pynchon ou Philip Roth. Dans un pays obsédé par le complot, *Le Style paranoïaque dans la vie politique américaine* (trad. François Bourin Editeur, 2012) est un titre qui séduit. L'analyse, d'abord parue, sous forme d'article, en 1964, dans le magazine *Harper's* (un des textes les plus importants en cent soixante ans d'existence, affirment aujourd'hui les responsables du mensuel) porte sur la propension, chez certains groupes issus du conservatisme américain, à développer et à propager un imaginaire du complot (bien que cet imaginaire ne soit, d'après l'auteur, ni spécifique à la droite ni aux Etats-Unis).

« CROISADE SANS LIMITE »

Ne s'arrêtant pas au maccarthysme, Hofstadter, professeur à Columbia, remonte aux sources de l'histoire américaine, passant en revue la peur des Illuminati, les campagnes antipapistes, antimaçonniques, etc. En pionnier, il montre la permanence, avec des intensités variables au cours du temps, d'un mode d'expression politique qui emprunte à la colère, à la rancœur et à l'irrationnel. Non pour dire que les adeptes de ce style sont tous des déséquilibrés, mais pour au contraire en cerner les usages les plus répandus et la cohérence apparente. L'adepte du style paranoïaque, explique-t-il, a toujours le sentiment de se trouver à un tournant majeur (« Le temps presse »), car les forces qui ourdissent la conspiration sont démoniaques. Elles ne peuvent être vaincues que par une « croisade sans limite » – et non par les voies traditionnelles de la politique. Dans cette description de la véhémence en politique, on retrouve bien des traits actuels. Depuis quelques années d'ailleurs, devant le spectacle de la politique américaine, les analystes font à nouveau appel au travail d'Hofstadter. ♦ J. C.L.

en 1776], au tout début du XIX^e siècle, qui ressemble beaucoup aux thèses de l'abbé Barruel en France sur le « complot maçonnique ».

A cette période, le courant le plus radical, dont Thomas Jefferson [président des États-Unis de 1801 à 1809] est un représentant, a des idées profrançaises. Or, pour certains Américains, tout rapprochement avec la Révolution française est une véritable menace, car la France est une fausse République (elle s'écarter de la religion). La seule explication possible à la présence de forces favorables à la France, au Sénat et à la Maison Blanche, leur semble être l'existence d'un complot ourdi par les Illuminati.

Cette combinaison de la peur du changement social, de l'idéalisation de la démocratie américaine et de la croyance en des forces occultes définit un « style », c'est-à-dire une sensibilité, une manière de percevoir la politique, mais elle ne se constitue pas en courant politique organisé ou en école de pensée. Elle peut resurgir dans des contextes divers, dans des milieux qui ne sont pas toujours les mêmes, en désignant des adversaires différents.

Le style paranoïaque n'est d'ailleurs pas propre aux États-Unis. Aujourd'hui, les affinités entre le style paranoïaque et les courants populistes nous sautent aux yeux – mais ça ne veut pas dire que les courants populistes sont l'émanation des courants conspirationnistes ; cela supposerait l'existence d'une conspiration conspirationniste !

Donc le conspirationnisme prospérerait sur la perte de statut, réelle ou fantasmée...

La perte de statut est l'élément décisif, bien sûr. Le conspirationnisme rassemble des gens qui sont menacés dans leur position, qui considèrent que les changements ne leur sont pas favorables. Cela s'accroît quand une politique libérale est menée, puisque, pour

cette dernière, les corporations ou les statuts sont des rigidités issues du passé. Du même coup, tous ceux dont les statuts protecteurs sont affectés, soit réellement, soit de façon imaginaire, se voient comme des victimes et considèrent que les hommes politiques qui travaillent à davantage de fluidité sont leurs ennemis. C'est important d'avoir cela en tête pour comprendre le type d'hostilité que fait naître, par exemple, le président Macron. Il est d'ailleurs l'objet de nombreuses théories du complot. Son élection, alors qu'il n'était pas connu, a suscité toutes sortes d'explications irrationnelles, sur ses liens avec les Rothschild, sur sa vie privée, etc.

Ce qui alimente, aussi, le conspirationnisme, c'est l'expérience des limites du pouvoir politique. Par exemple, l'évolution démographique sous les effets de l'immigration n'a jamais été décidée dans un processus démocratique, cela se fait de soi-même. Un certain nombre de gens ont le sentiment qu'on leur impose cette réalité. Un autre aliment du conspirationnisme, c'est le fait que dans les démocraties modernes, il y a toujours une certaine continuité des politiques publiques parce qu'on ne peut pas faire virer un paquebot à 90 degrés. La marge de manœuvre d'un gouvernement est toujours limitée. Cela nourrit l'impression que la politique est faite par des technocrates qui ne tiennent pas compte de l'opinion des gens.

Si le style paranoïaque est lié à une peur des transformations sociales, il peut donc être manié par des composantes de la gauche ?

La gauche se présente comme le parti des Lumières et de la raison. L'appel à des forces obscures est donc plus difficile à manier à l'intérieur de la grammaire de la gauche. La paranoïa de gauche, qui existe, est centrée sur

Un partisan arbore une casquette avec le logo du mouvement pro-Trump « QAnon », lors d'un meeting du président américain Donald Trump, à Wilkes-Barre (Pennsylvanie), le 2 août. LEAH MILLIS/REUTERS

la dénonciation du « système », qui est moins incarné par des groupes de personnes que des institutions : les banques, la CIA, les services secrets, etc.

A droite, le style paranoïaque se repère, selon Hofstadter, au sein d'un « pseudo-conservatisme » qui se caractérise par une forte intensité émotionnelle, une absence de compromis, une posture vindicative. Or, ce qu'il décrit dans les années 1960 ressemble fort aux nouvelles tendances du conservatisme tant aux États-Unis qu'en Europe...

C'est un problème que je trouve très frappant dans la politique actuelle. Dans beaucoup de pays, en effet, ceux qu'on appelle les conservateurs ressemblent à des « pseudo-conservateurs ». Non pas qu'ils soient nécessairement paranoïaques, mais parce que l'idée que la politique conservatrice repose sur des compromis est de plus en plus difficile à leur faire admettre. La nouvelle sensibilité conservatrice est plus réactionnaire qu'autrefois – peut-être parce qu'il y a eu des transformations extrêmement fortes depuis quarante ans auxquelles les gens ont du mal à s'adapter.

C'est vrai en France, me semble-t-il. On tend ici à considérer que le vrai conservatisme repose sur le refus très dur des évolutions contemporaines. Or la distinction entre conservateur et réactionnaire n'est pas anodine. Le conservatisme se caractérise historiquement par la méfiance devant la rapidité des transformations et l'idée que les transformations sont dangereuses si elles produisent une rupture complète avec le passé et une destruction de l'héritage. On s'efforce alors de conserver mais sans entreprendre de restaurer ou de rétablir ce qui a disparu (ce qui est la définition du réactionnaire). De manière

significative, on tend par exemple à présenter Charles Maurras comme un conservateur, alors que celui-ci prétendait annuler la Révolution française. C'était un réactionnaire.

Les conservateurs ne sont normalement pas les ennemis directs de la démocratie libérale. Or cette nouvelle sensibilité du conservatisme se pose en adversaire du libéralisme. Je suis allé en Pologne au moment de la victoire du parti conservateur et nationaliste Droit et Justice (PiS), en 2015. On m'expliquait que tous les maux venaient de la démocratie libérale ; j'ai dû leur répliquer que le peu que je connaissais de l'histoire de la Pologne me laissait penser que ce n'était pas d'elle qu'elle avait le plus souffert...

Il est vrai que nous avons traversé une longue période, depuis Ronald Reagan élu en 1981, pendant laquelle le conservatisme avait épousé le libéralisme, au moins économique. Est-ce cette phase qui est en train de se terminer ?

Mark Lilla, historien américain des idées, avait très bien montré la double révolution de ces années-là : socio-économique sous Reagan (mandats 1981-1989) et morale sous Clinton (1993-2001). Elle a eu des équivalents dans tout le monde occidental. Le libéralisme économique et le libéralisme culturel avançaient alors de conserve. Or, aujourd'hui, on constate que de nombreux courants sont en réaction contre cette ère : à droite, les mouvements populistes refusent le libéralisme culturel et, à gauche, des courants disons altermondialistes sont vent debout contre le néolibéralisme. Si bien qu'on a de forts clivages au sein des systèmes politiques occidentaux. Le courant central reste globalement libéral, dans les deux sens du terme, mais avec des forces qui le contestent fortement. Dans ce contexte, le conspirationnisme a de beaux jours devant lui. ♦